Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 25 (1988)
Heft: 914

Artikel: Droits de l'homme et environnement : ne pas opposer les luttes
Autor: Longet, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1018263

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Tempête pour un vers

Décidément, mes ingénus propos concernant la styléistique, la linguistique et le vers de Malherbe: *Et rose elle a vécu ce que vivent les roses* n'ont pas fait l'unanimité! Après M. Seylaz, Mme Borel, professeur de philosophie à l'Université de Lausanne, a pris la peine de me répondre — très courtoisement.

En transformant en trissotins les auteurs de l'analyse d'un fragment de poème en sémantique textuelle, Jl.C. me semble d'une part entretenir l'illusion que la poésie n'est qu'affaire de goût (dont on ne discute pas comme chacun sait) ou d'effusion subjective (on «sent»). Or le beau, c'est aussi le produit d'un travail sur des formes.

D'autre part, il est clair (je l'accorde à Jl.C.), qu'il est trivial de conclure qu'on peut lire un vers seulement si on a lu le titre du poème avant et seulement si on a lu les vers précédents et les vers suivants. Il est moins trivial pourtant que de montrer comment *on lit, voire, à la limite, pourquoi on lit ainsi.*

La trivialité que Jl.C. repère dans les conclusions de l'essai de J.M.Adam et S.Durrer sur Et rose elle a vécu... *me paraît résulter d'un jugement hâtif.*

Par analogie en effet, il est trivial qu'on sache marcher, ou tirer sa charrette, ou une fois placés ses boeufs, qu'on sache mettre la charrue derrière, tout le monde sait le faire. Mais de même, il n'est plus trivial du tout *de se demander «ce qui se passe en fait» quand ces «événements» ont lieu et comment en rendre compte. Aussi, se gausser qu'il ait fallu deux personnes (Max et Moritz) et «dix-sept pages» pour aboutir à des évidences, c'est comme si l'on riait du fait qu'il ait fallu deux mille ans (et combien de personnes, et combien de pages et combien d'essais théoriques d'Aristote à Einstein) pour comprendre ce* mouvement *que l'on fait, par exemple, en tirant son petit char! D'autant que pour mettre un pied devant l'autre ou de voir les feuilles de son thé se grouper au centre de la tasse quand on remue, actuellement on ne sait pas encore vraiment...; ensuite, cela ne «rapporterait» rien (en crédits) de le savoir.*

On peut en rire... mais c'est de tout l'effort humain de connaître qu'on questionne dans sa signification.

Qu'on ne lise pas cette petite critique comme issue d'un réflexe corporatif (ou amical), mais comme l'occasion de reposer, sur un objet microscopique, le problème de la connaissance et celui de la communication.

Un objet microscopique: J.M. Adam ne prétendait pas épuiser le sens de Et rose elle a vécu..., *ou du poème* en soi, *mais seulement illustrer, pour des lecteurs, une approche théorique de* formes *de textes.*

Il n'y a pas de sens *sans «formation»— de même qu'il n'y a pas de vie sans organisation, et la question de son «comment» est une question légitime, pour autant que l'on admette que les questions que pose la science en général le soient. Mais on peut être sceptique, ou cynique...*

Enfin, on peut ironiser sur les essais d'«écriture»— «pourquoi ne pas traduire Et rose... *en morse? Pourquoi* pas *si ça sert à comprendre? Pourquoi avoir traduit l'odeur de du roquefort en formules chimiques? Certes le goût y perd quelque chose, et on peut se tromper sur les* symboles *choisis quant à leur pertinence ou à leur cohérence, ou bien utiliser ceux-ci à des fins de pouvoir. Il n'y a pas de connaissance précise sans symboles, car les «choses du monde» n'entrent pas toutes faites dans notre connaissance.Il faut les penser. La vraie question que j'aimerais poser à Jl.C. est celle de savoir si on goûte mieux (ou consomme mieux) sans penser. Je n'ai pas de réponse définitive, mais on peut avoir un goût pour la pensée.*

Marie-Jeanne Borel

DROITS DE L'HOMME ET ENVIRONNEMENT

Ne pas opposer les luttes

L'édito du dernier DP (n° 913) relate l'agacement de ce lecteur qui ne comprend pas pourquoi on parle tant d'environnement dans DP alors que les droits de l'homme sont en péril (asile). Comme je participe activement à cette pollution des colonnes de DP et que j'ai déjà entendu souvent de tels arguments, je me sens appelé à réagir.

J'entends souvent cette affirmation, cette crainte, mais je ne comprends toujours pas:

1) Pourquoi on tient à opposer des aspects aussi fondamentaux de l'engagement politique que la dignité de l'être humain d'une part, l'environnement d'autre part. J'entends cela aussi au sujet de luttes féministes, syndicales, etc, comme si ces luttes devaient être opposées à d'autres, moins nobles, moins significatives d'une orientation donnée, comme si la destinée humaine ne formait pas un tout!

Ces esprits chagrins se sont—ils une fois posé la question du rapport qu'il y a entre destruction des bases de l'existence par pollution des sols, désertification ou modification climatique, et dignité, droits de chaque être humain, bref des valeurs au nom desquelles ces luttes pour l'environnement sont menées?

Il faudrait une bonne fois partir de ce qui unit, non de ce qui divise.

2) Pourquoi on considère encore que l'environnement est affaire de riches? C'est dans le tiers monde que l'eau est la plus polluée, c'est dans le tiers monde que sévissent le déboisement et la désertification, que des millions d'êtres humains croupissent dans des conditions infra-humaines dans d'immenses bidonvilles, c'est vers ces pays que nous exportons ces pesticides dont nous ne voulons plus chez nous...

Un peu de bon sens, cher lecteur! L'écologie c'est la solidarité planétaire; et il n'y a pas de solidarité planétaire qui n'inclue pas l'écologie — tous les spécialistes du développement s'accordent à ce sujet. Foin donc d'oppositions qui érigent des barrières là où il faut précisément une vision globale des choses. C'est en tout cas mon option.

René Longet